

# MEILLONNAS 1944

*80 ans plus tard, nos Aînés se souviennent...  
Comme si c'était hier.*



Photo famille Maréchal

Ils avaient de 6 à 19 ans, mais ont toujours la mémoire intacte de ces années où leur jeunesse a été impactée par la guerre.

Ils ont accepté de témoigner et nous les en remercions vivement.

*La commission 1944 formée de membres de R.E.C.A.M. et du Club de l'Amitié*

## Thérèse Maréchal 19 ans (Mme Bulle)

Nous avons rendu visite à Mme Bulle, doyenne de notre commune, à l'EHPAD de Villereversure. Thérèse, sa belle-sœur, lui avait déjà parlé de notre enquête sur l'année 1944. Volontaire pour y participer, elle avait écrit ce petit texte glissé dans une enveloppe.

### **« Année de 1944**

*Les troupes allemandes s'installent dans notre pays, venant en vue de la route du Revermont. Certains, en groupes, se sauvent de leurs maisons. Arrivant vers Meillonas ils nous disent de partir : « Quittez votre maison, ils brûlent tout sur leur passage. »*

*Ma famille a installé une voiture chargée de vêtements, nourriture et autres. La direction prévue était une petite forêt « La Verne » située vers Sanciât.*

*A la suite, les personnes se sauvent. Elles nous apprenaient l'arrivée des Allemands par la route du Col de France. Erreur : Ces troupes étaient des soldats anglais et américains qui venaient nous sauver.*

*« Quelle surprise et quelle joie ! » C'était la Libération.*

*Ces militaires arrivaient à Meillonas, au Potay en chantant. Des tanks et des voitures suivaient. Ceux-ci donnaient des bonbons aux enfants. De notre part du pain et du chocolat. Nous nous empressons de sortir les rubans et autres garnitures : les drapeaux français.*

*Cela restera un bon souvenir. »*

Au fil de la conversation Mme Bulle nous a conté cet autre souvenir amusant.

### **Un vélage réussi grâce aux maquisards**

Mon grand-père avait trois vaches qu'on emmenait au champ derrière la montagne, en direction de la source du Sevron. Ce jour-là, mon frère Roland s'est aperçu que la Brunette n'était guère en forme, elle s'était couchée. Je m'aperçois alors qu'elle avait fait ses eaux. Affolée, je me suis mise à crier très fort. Les maquisards, qui se trouvaient dans la montagne en face, nous ont demandé :

« Qu'est-ce qui vous arrive ? » « J'ai peur que la vache fasse son veau »

Ils sont venus à notre secours et étaient heureux d'assister à un vélage. Ils nous ont dit : « On est parisien, on n'a jamais vu ça » Finalement ils ont assisté à deux naissances, puisque ce jour-là, la Brunette a mis au monde 2 veaux dans la montagne.

## Suzanne Curnillon 19 ans (Mme Soret)

### **Quelle chance !**

Nous avons un cheval, Nègro, auquel nous tenons beaucoup, car il était beau, gentil et rendait de nombreux services.

Un jour, un ordre de réquisition arrive : il faut conduire le cheval auprès d'une commission chargée de déterminer s'il est apte ou non à servir dans les armées. Maman pleure, alors qu'elle n'avait pas pleuré lorsque son mari était parti, rappelé malgré 6 ans d'absence de 1913 à 1920 (service militaire et guerre). En réponse à notre étonnement, maman nous dit qu'elle pensait que papa reviendrait rapidement, alors que le cheval allait beaucoup nous manquer pour les travaux de la ferme.

Notre bon Nègro, jugé trop haut, n'a pas été accepté par la commission. Il rentre donc à la maison où il est accueilli avec la joie que l'on devine.

**Les moissons :** Pendant les vacances d'été j'aidais mes parents aux travaux des champs avec mes sœurs, notamment pendant les moissons.



Photo S. Soret

**Libération de Meillonas :** Le premier dimanche de septembre c'était le retour de la vogue. On se promenait en groupe au pied de la montagne, sur le chemin parallèle à la route de Treffort. On entendait du bruit et on se demandait quelle en était l'origine : Allemands ou Américains ? En fait c'étaient les Américains. Donc ce fut une explosion de joie et on est rentré heureux au village, derrière eux.



Thérèse Maréchal



Suzanne Curnillon

## Georgette Grozel 14 ans (Mme Gabillet)

### 6 juin 1944 :

Ce matin du 6 juin, je me le rappelle comme si c'était hier.

J'avais 14 ans. Papa qui était dans la résistance de l'ombre connaissait le message personnel qui indiquait le débarquement. En cachette, nous captions Radio Londres et il avait entendu le message. Ce matin du 6 juin, il nous dit : « Ça y est, le débarquement a commencé. » C'était l'euphorie à la maison, nous n'arrêtons pas de poser des questions.

Comme tous les matins, j'allais donner à manger aux lapins de mon grand-père aux Oeures et je pars à bicyclette en chantant à tue-tête. Arrivée chez mon grand-père, sa voisine qui était sur le pas de sa porte, me dit : « Tu en as de bonnes de chanter comme ça quand tout va si mal. »

-Mais non, je lui réponds, tout va bien aller car les Anglais ont débarqué. -Tu es bien plus renseignée que les autres, toi... Qui t'a dit ça ? -Eh bien, je réponds, mettez la radio, peut-être qu'ils vont l'annoncer ! »

Ce matin du 6 juin, mon père est allé annoncer la nouvelle aux jeunes cachés dans les bois. Mais il fallait faire très attention car les Allemands étaient toujours en patrouille. Mon père leur a dit : « Attention, attention, les jours qui vont suivre ne vont pas être drôles car les canons de Bourg-en-Bresse risquent de tirer sur la montagne pour vous déloger » Ensuite mon père a fait beaucoup d'allées et venues car il devait organiser le maquis dans la commune.

### Certificat d'études :

Je me rappelle doublement de ce 6 juin 1944 car c'était la date fixée par l'académie pour passer le certificat d'études. Un jour, la maîtresse nous a dit que la date du certificat était avancée au 22 mai. Le programme scolaire n'était pas terminé. Alors la maîtresse nous a gardés tous les soirs pendant une heure.

Le matin de ce grand jour, c'est en vélo que mes amies et moi, nous nous sommes rendues à Treffort. Comme tout s'était précipité, certaines épreuves n'ont pas eu lieu, comme la couture pour les filles ou le dessin pour les garçons.

Enfin, vers 16 heures, les résultats ont été annoncés. Joie pour certains mais aussi tristesse pour d'autres. Il y avait un classement : c'était un honneur quand un élève était nommé premier ou première du canton.

Pour notre session Louis Panisset de Sanciats a été reçu premier du canton.

### Parachutages :

Pendant la guerre un parachutage a eu lieu vers Villars les Dombes. Son contenu était destiné aux maquisards du Revermont. Mon papa, Marcel Grozel, aidé par un chauffeur des établissements Berliet, nommé Rémi, est allé chercher les armes. Elles ont été cachées dans des bidons de lait pour

les transporter jusqu'à Meillonas, mais il fallait aussi ramener le parachute et le cacher.

Avec ce tissu Mme Bertrand, couturière à France, a réalisé un chemisier pour ma sœur. Après la guerre Mme Barillot a aussi confectionné des chemisiers pour les musiciens de l'orchestre de «L'Etoile du Revermont» avec du tissu que ses fils, maquisards, avaient récupéré lors de parachutages.



Georgette Grozel

## René Paccoud 14 ans

### Septembre 44 : Libération de Meillonas

Avec Paul Morandat nous étions enfants de chœur ; ce dimanche après les Vêpres, nous sommes allés faire un tour au Mollard, à la gare du tacot où nous avons trouvé Louis Guichard et Jean Desgrange de Bourg qui était berger chez Monsieur Perraud, tout près.

A un certain moment on entend un bruit sourd du côté du Col de France et de Sanciats avec, en plus, un ou plusieurs avions. Mr Perraud qui venait vers nous, nous a dit de nous cacher sous le buisson presque en face de la croix. Il est venu avec nous ; on ne faisait pas les malins.

Le bruit s'intensifiait ; des voitures et des camions pleins de soldats américains arrivaient.

A ce moment Mr Perraud nous a dit de rentrer chez nous.

De retour à la maison il y avait une voiture dans la cour, peut-être une jeep.

Quatre militaires étaient à table avec mon père ; ils mangeaient des conserves avec la bouteille de vin que mon père avait sortie. C'était peut-être la seule de la maison.

Après ce casse-croûte ils nous ont laissé des boîtes de rations et des chewing-gums et ils sont partis.

Mon père nous a dit :

« Cette fois on est sûr que l'on est libéré. »

## Misou Villars 14 ans (Mme Glattard)

### **Plus de peur que de mal**

Roger Barillot et d'autres jeunes maquisards venaient souvent au Mollard, chez mes parents. Un soir ils arrivent en voiture et nous disent qu'ils craignent d'avoir été suivis par une voiture d'Allemands.

Ils déposent alors des grenades sur la table et partent vite se cacher en arrière de la maison. Affolée, je décide de faire disparaître au plus vite les munitions. Mais où les cacher ? Je choisis le cendrier de la cuisinière, sans me rendre compte du risque encouru.

La voiture suiveuse étant occupée par d'autres maquisards et non par des Allemands, Roger Barillot et ses copains reviennent donc rapidement à la cuisine et s'étonnent de ne pas retrouver leurs grenades. Je leur indique la cachette que j'ai choisie. Etonnés de mon choix, ils me font prendre conscience alors du danger que, dans ma précipitation, je n'avais pas envisagé. Il faut dire qu'eux-mêmes avaient été bien imprudents en laissant des munitions, bien en vue, sur notre table.

### **Un contrôleur suspect**

Misou se souvient que, dans le car des T.A. qui passait devant sa maison, il y avait souvent un homme qui se disait « contrôleur ». Le nez collé à la vitre il semblait inspecter les alentours. Un jour il s'arrête au Mollard pour acheter des pommes et salue la mère de Misou en tapant des talons à la façon des soldats allemands. Mme Villars, étonnée, lui dit : « Oh, mais vous saluez comme ces messieurs ! » Il n'a pas répondu.

Un autre jour, Misou partait à Jasseron à vélo porter un pli chez M. Pelus. Elle avait l'impression d'être suivie par cet homme, si bien qu'au retour elle décide de changer subitement de route pour le faire disparaître.

Quelques mois plus tard la nouvelle s'est répandue que le contrôleur suspect avait été fusillé à Chavannes. Mme Villars était très en colère, car elle pensait qu'il aurait fallu le juger avant de le fusiller.

D'après Misou il s'agissait d'un Allemand, mais elle n'a jamais connu l'identité de ce mystérieux personnage.

### **Réquisition du cheval**

Misou se souvient de la douleur de son père au moment de la réquisition de son cheval. Elle le revoit encore, embrassant tendrement son fidèle et précieux compagnon.



Misou Villars

## Michelle Bolozon 11 ans (Mme Vuiton)

### **Ma première...et dernière cigarette**

A la fin de la guerre, en 1944, j'avais 11 ans. J'étais chez mes grands-parents à Meillonas où je suis allée à l'école pendant quelques mois.

Je me souviens du passage des chars américains dans la grande rue du village. Les soldats nous lançaient chewing-gum et cigarettes.

Nous, enfants, avec mes voisins et amis Annie et Paul Morandat, recueillant ces précieux trésors, sommes allés dans le cognassier du jardin...fumer en cachette.

Inutile de dire que, de toute ma vie, je n'ai pu refumer une autre cigarette, ayant été fortement incommodée par cette première expérience.



Photo Famille Maréchal

## Lucien Durand 11 ans

### **Deuxième quinzaine de juin 44.**

J'avais onze ans à l'époque. Ce jour-là je conduisais le troupeau de vaches dans un pré au-dessus du Col de France, dans un pré appelé La Fruitière. A mon retour mon chien n'était pas rentré. Je retourne au Col pour le rechercher, mais ce n'est pas mon chien que je vois, ce sont les Allemands. Ils me posèrent des tas de questions :

« Maquis, ici ? » J'étais bien obligé de répondre « Oui » parce qu'ils avaient trouvé des cartouches de P.M. dans la cabane des cantonniers démolie pour faire un parking.  
« Etaient-ils nombreux ? » « Quatre ou cinq. »

A ce moment, mon père, faux sur l'épaule, et son ouvrier, un maquisard, descendaient chez nous, après avoir fauché un pré (*la route était barrée par un pylône couché et le sentier de raccourci inaccessible, un sapin en travers*). Les Allemands les repèrent aux jumelles et, tout de suite les mettent en joug, puis les bras en l'air, face contre la cabane et c'est la fouille.

Pour mon père ça ne se passa pas trop mal, mais l'ouvrier qui avait sur lui son journal de bord du maquis, risquait sa peau. Heureusement l'officier qui commandait la formation parlait parfaitement le Français. Il lui demanda : « Etes-vous allé au maquis de votre gré ou avez-vous été réquisitionné ? ».  
« J'y suis allé de force. »

« Où est la montagne de Fayolle ? » (*Les maquisards avaient monté des munitions à Fayolle avec le cheval de mon père*). Les Allemands (entre 50 et 70) tous à vélo, étaient impatients de rejoindre Fayolle. L'officier les calma d'un signe de la main et nous demanda de suivre la formation jusqu'au village. Les soldats s'arrêtaient dans les maisons et l'officier discuta avec M. Françon.  
« Quel âge avez-vous ? » Je crois qu'il répondit : « 87ans » « Eh bien, vous avez l'âge de mon grand-père. »

Dans le village, la troupe s'arrêta à l'épicerie Rondet. Melle Kolher, institutrice, parlait Allemand. Un soldat lui demanda une clé pour réparer son vélo. Elle eut cette belle réponse : « Je n'ai qu'une clé anglaise. »

A la croix du Mollard, l'officier rendit la carte d'identité à mon père et dit au maquisard : « Votre carnet, je le garde pour le souvenir. Belle fin de journée ! Excusez- nous... C'est la guerre. »

Nous avons eu beaucoup de chance d'avoir à faire avec cet officier.

## André Guichard 10 ans

**Surveillance des voies ferrées :** André se souvient que cinq hommes de Meillonas : dont Robert Cœur, André Grosel, Julien Daujat, se réunissaient chez son père, une fois par semaine. Ils partaient ensemble, à vélo, à la tombée de la nuit jusqu'à Béchannes, un hameau de St Etienne du Bois pour surveiller la voie ferrée et rentraient le lendemain matin, au lever du jour.

**Surveillance des routes :** Le père d'André et une dizaine de camarades sont partis un soir en direction des Esses de Treffort, au lieu-dit « La Cocogne » afin de surveiller la route du Revermont. Ils sont restés là-bas deux ou trois mois, sans rentrer à la maison et couchaient dans une cabane. Le dimanche André partait en voiture avec M. Rondet, l'épicier, jusqu'au troisième virage de la montée des Esses pour leur rendre visite et leur porter des victuailles.

**Conséquences dramatiques de la négligence de certains soldats américains :** Odile Guichard, l'épouse d'André, 9 ans, habitait alors au hameau des Mangettes. Un jour elle ramasse, au bord de la route, plusieurs « allumeurs de grenade », ignorant leur dangerosité.

Sans en parler à ses parents, rentrée à la maison, elle prend une paire de tenailles et tire sur la boucle. Un grand souffle se produit ; des éclats de ferraille sont projetés partout sur son corps et lui crèvent même un œil. Un voisin la conduit à l'Hôpital en voiture à cheval.

Odile souffrira longtemps et gardera toute sa vie les séquelles de cet accident invalidant.



Lucien Durand



André Guichard

## Jeannette Nallet 10 ans (Mme Voidey)

### **Accueil des enfants au campement américain.**

Début septembre des soldats américains s'étaient installés à la sortie du village, en direction des Tupinières, dans un pré où, quelques décennies plus tard, Aldo et Andrée Priore construiront leur villa. C'était à 150m de chez moi. Le soir, avec mon voisin Roland Maréchal, 11 ans, et sa cousine Noëlle Perretant, 9 ans, qui séjournait alors chez ses grands-parents, nous allions leur rendre visite. Ils nous donnaient des chewing-gums de consistance bizarre ; on se demandait s'il fallait les avaler ou les recracher. Ils m'avaient aussi offert des boîtes de conserve qui s'ouvraient avec une petite clé et une languette. Ma grand-mère n'a jamais voulu que je les goûte et pourtant elles sentaient bon. Ce sont les chats et les poules qui s'en sont régalés.

C'était la première fois de ma vie que je voyais des personnes de couleur noire. Au début j'étais un peu effrayée, mais ces soldats avaient l'air très gentil. Un soir, l'un d'eux ouvrit des cartouches et répandit au sol la poudre qu'elles contenaient en formant un petit chemin qui serpentait, puis il alluma la poudre à un bout du chemin et le feu se répandit tout au long du parcours. Nous étions stupéfaits et le jeune soldat noir riait aux éclats, découvrant une belle dentition blanche et un fond de bouche tout rouge. J'étais très étonnée et garde en mémoire ce beau contraste de couleurs.

### **Traversée du village par les soldats allemands**

Quelques mois plus tôt j'ai vu passer plusieurs fois, devant chez moi, au Potey, un régiment de soldats allemands qui marchaient au pas cadencé, en chantant et en tapant des talons. Nos parents nous défendaient de leur parler et nous ordonnaient de rentrer à la maison et de rester tranquilles. Un jour, sur la place centrale, trois vieilles dames regardaient passer des camions allemands allant en direction de Treffort. Des soldats, debout à l'arrière, leur ont fait pipi dessus. L'incident a fait le tour du village.

### **Les sirènes de Bourg :**

On entendait souvent les sirènes de Bourg qui annonçaient le passage de bombardiers allemands se dirigeant vers Le Creusot pour détruire les usines d'armement.

**Risque de dégâts collatéraux** Après la guerre, le Père Pin qui faisait brouter ses chèvres en face de chez lui, à l'entrée de la propriété Viennot, trouva plusieurs grenades déterrées par son bouc, au pied d'un vieux tronc. Il l'avait aussitôt signalé à la gendarmerie qui fit le nécessaire pour éviter un accident.

## Robert Monin 10 ans

### **Une erreur qui aurait pu être fatale.**

Robert et son père emmènent une génisse chez le boucher de Meillonas, M. Gallet. Ils attachent la bête dans l'écurie Caron, en face du laboratoire de boucherie. Ce qu'ils ignorent, c'est que, quelques jours auparavant, des maquisards ont caché des mitraillettes dans la crèche de cette écurie. Peu de temps après le passage de Robert et son père, les maquisards constatent la disparition de leurs armes. Un jour, à la sortie du bistrot, M. Monin est attaqué sans comprendre pourquoi, roué de coups, jeté à terre, la tête en arrière.

Il rentre chez lui abasourdi, ensanglanté et décide de porter plainte à la gendarmerie.

M. Gallet lui explique alors qu'on l'accuse d'avoir volé des armes et lui explique qu'il a « engueulé » son agresseur en lui disant : « Pauvre Con, ce ne peut pas être lui le coupable, il est venu ici avec son gamin »

M. Monin, comprenant la méprise, retire sa plainte 48 heures plus tard ; l'agresseur ne s'est jamais excusé.

### **Une voiture américaine en mauvaise posture.**

Une auto-chenillette s'étant trompée de route, s'est trouvée au fossé, embourbée, au lieu-dit l'Enclose, sur la route de la Raza. Les soldats américains n'ayant pas réussi à dégager leur véhicule, sont restés là une semaine, allant régulièrement à la ferme de Chevanet, en traversant la rivière entre les deux moulins. Ils mangeaient à la table de la famille Monin et appréciaient beaucoup les produits de la ferme : poulets, pain, laitages... Robert ne quittait pas ces jeunes soldats qui l'avaient pris en amitié et lui apportaient des quantités de bonbons, chewing-gums et même des boîtes de conserves américaines. Sans parler le Français, ils arrivaient bien à se faire comprendre de leurs hôtes.



Jeannette Nallet



Robert Monin

## Andrée Marion 9 ans (Mme Taponard)

### **Les Maquisards.**

Un groupe de maquisards, cachés dans la « maison Jeancard », viennent un soir demander à mon père d'emmener leur matériel à la montagne, dans le secteur du dépôt entre Meillonas et Treffort. Papa part donc, de nuit, avec son cheval et son tombereau, accompagné de quelques maquisards. Je revois ma mère en larmes, craignant une rencontre fatale avec les Allemands et me transmettant son angoisse jusqu'au retour de mon père.

Mes parents, comme tous les paysans de Meillonas, avaient quelques vaches laitières que nous rentrions pour la traite. Un soir, ma sœur et moi grimpons la pente ouest du coteau des Vallettes qui avait conservé, à mi-hauteur, une cabane de vigne. Jetant un coup d'œil à l'intérieur, nous découvrons des couvertures et des matelas.

Nous rentrons à la maison, très inquiètes :

« Maman, quelqu'un couche dans notre cabane ». Nos parents nous ont rassurées en nous disant qu'ils étaient au courant. Deux femmes de maquisards, craignant d'être dénoncées aux Allemands, dormaient là-bas avec l'accord de nos parents. Bien sûr, on nous fit promettre de ne pas dévoiler le secret.

### **Le Grand Brûle (18 juillet 44)**

La rumeur de l'incendie de plusieurs villages du Revermont s'étant répandue le matin même, mon père nous conduisit, ma sœur et moi, au sommet des Valettes d'où nous pouvions apercevoir des fumées dans le lointain. Revenus à la maison, il fallait se préparer à subir le même sort que les villages voisins. A 8 et 9 ans, le gros souci des « petites Marion » était de préserver leurs poupées. Nous avons donc rempli leur landau de nos trésors et avons passé l'après-midi au fond du jardin, assises sur la murette près du lavoir, en compagnie de notre grand-mère. Le village de Meillonas ayant été épargné, nous avons pu rentrer à la maison le soir, un peu rassurées.

### **L'arrivée des Américains.**

Les Américains qui passaient en camion ou en jeep étaient acclamés par les enfants, mais pour la petite bergère que j'étais alors, le va et vient de tous ces véhicules américains sur la route de Meillonas aux Tupinières, était un véritable cauchemar. Peu habituée à une circulation aussi dense, je ne savais plus où donner de la tête lorsque je rentrais mes vaches depuis La Sarpolière, à tel point que M. Juénin qui habitait au Potey, avait alerté mes parents en leur disant : « Votre petite fille a tellement peur pour ses vaches qu'elle va bien finir par se faire écraser ».

## Noëlle Portier 6 ans (Mme Grozel)

### **Il est difficile de rassembler ses souvenirs.**

Avant le débarquement des Américains je me souviens que dans la nuit papa nous habillait à la hâte. Maman prenait le landau (je pense que c'était Claudette) et nous prenions le chemin de la montagne, le Beuregard, et nous allions au milieu des bois. Nous ne savions pas, nous enfants, qu'il y avait un danger mais nous pensions qu'il se passait quelque chose.

Je me souviens que papa montait en haut du clocher. On supposait que c'était pour voir si l'ennemi arrivait. Je le vois prendre sa bicyclette et partir en fin de journée. Nous avons compris que c'était pour aller surveiller la voie ferrée de Saint Étienne du Bois. On comprenait quelques bribes.

Je me souviens d'un jour où maman, qui était couturière, nous avait fait ramasser beaucoup de fils de parachute qui étaient censés tomber de sa machine à coudre. Dans mon esprit il y avait un parachute que maman devait réparer. A la cuisine il y avait un parquet et les fils étaient entre les planches. Nous étions toutes à quatre pattes pour les ramasser.

En haut du chemin de Beuregard, dans la maison Convert, il y avait des maquisards noirs dans la grange. Nous enfants, on en avait peur. Papa avait un jardin un peu plus haut et il fallait passer vers eux. Mais étant curieuses on allait exprès rôder pour voir. Je pense que le parachute à réparer devait venir de là.

Puis un jour, je devais avoir 5 ou 6 ans, j'ai couru sur la place du village avec mes sœurs. Là nous avons vu des Américains debout sur des tanks, habillés de treillis, et nous lancer des chewing-gums. C'était la joie, la fête.



Andrée Marion



Noëlle Portier



Photo M.H Bourreau

### **Paul Grosel 8 ans**

#### **Le bureau du Maquis.**

Les maquisards occupaient des maisons vides, mais laissaient toujours les volets fermés. Ils ne restaient pas plus de 15 jours au même endroit.

A l'été 44 les deux pièces appartenant à un Lyonnais, dans la partie sud de notre maison, servirent de bureau aux maquisards ; certains couchaient là. Une trentaine de leurs collègues, cachés dans les bois au pied de la montagne, surveillaient de loin la maison, ainsi qu'une dizaine d'autres, perchés au sommet de la colline.

#### **Un maquisard blessé.**

Un après-midi de très beau temps, j'ai vu arriver, en provenance des bois Marron, à l'ouest de Sanciati, un maquisard blessé au bras. Il a traversé les prés et la cour de la maison avant de poursuivre en direction de la montagne. Maman l'a peut-être soigné, mais mon souvenir n'est pas assez précis pour l'affirmer.

#### **Des tranchées sur les routes.**

A la montée de la Croix Céty, côté Sanciati, au niveau de la borne kilométrique, deux tranchées coupaient une moitié de la route, de façon à former une chicane pour ralentir et empêcher les gros véhicules de passer. Elles avaient environ 1.50 m de profondeur et 80 cm de large. Tous les chemins de la plaine étaient aussi coupés par des arbres abattus.

**Réquisition d'animaux.** Avec mon père nous avons dû emmener notre cheval réquisitionné en gare de Bourg où un convoi plein de chevaux s'apprêtait à partir. Par la suite mes parents ont été obligés d'atteler des vaches avant d'avoir les moyens de racheter un cheval.

J'ai accompagné aussi mon père à Meillonas un matin pour emmener, dans la cour de la propriété Waldmann où vivait M. Bouvard, une vache, elle aussi réquisitionnée afin de nourrir l'armée. Plusieurs vaches étaient déjà regroupées là-bas.

**Imprudence d'enfants curieux.** Un soir, alors que je rentrais de l'école avec Alfred Garoni, nous avons trouvé à l'entrée de Sanciati, une grenade dans un fossé. Nous avons décidé d'aller la faire exploser, loin du hameau, à Rien. Rentré tardivement à la maison j'ai reçu une belle « engueulade » de mes parents.

### **Gisèle Gonin (Mme Bourreau)**

*Gisèle n'avait que 6 ans en 1944 ; pourtant elle a un souvenir précis, « comme si c'était hier ».*

« On nous avait tous réunis au centre du hameau, sur la place du calvaire. Quelqu'un nous a prévenus que les Allemands étaient à Jasseron et s'apprêtaient sans doute à venir en direction de Sanciati. On nous a conseillé de quitter nos maisons et de nous cacher.

Maman a sorti un petit sac rouge que je revois très bien. Elle a mis dedans nos papiers et notre argent et nous sommes partis le soir nous cacher dans les bois de la plaine, aux Renardières. Heureusement pour nous, les Allemands ne sont pas venus jusqu'à Sanciati. »



Paul Grosel



Gisèle Gonin